

# LE TEMPS

---

scène Lundi 12 juillet 2010

## La mélodie du bonheur, façon transsexuelle

Par Alexandre Demidoff, Avignon

**Travestis une partie de leur vie dans des cabarets, des acteurs amateurs offrent en Avignon, avant Genève et Zurich, un spectacle bouleversant, show à boas et à froufrous signé Alain Platel et Frank Van Laecke**

Cinq cents spectateurs debout, en larmes, en joie, la tête ailleurs, tout près d'eux pourtant. Même dans le secret de leurs draps, ces hommes aux cheveux gris n'auraient jamais imaginé un tel amour. Qu'une foule ovationne Gardenia, spectacle qui est aussi leur histoire, ils n'auraient pu le concevoir il y a encore un an et demi. On leur aurait dit que des critiques chevronnés salueraient leur métier, justesse du geste et du sentiment, ils auraient balayé la prédiction.

Bêtes de scène, ils le sont pourtant, à leur manière. Sauf que leur théâtre n'a en principe pas les honneurs du Festival d'Avignon. Eux, ils sont plutôt jarretelles, badigeon et talons aiguilles, après les heures de bureau. Ils ne tiennent pas le haut de l'affiche, non. Mais régalent l'assistance dans le ventre mou de la nuit. Dans des cabarets, du côté de Gand, ils sont Marilyn ou Liza Minnelli. Puis, au matin, ils retrouvent qui un pupitre d'instituteur, qui un guichet, qui un salon de coiffure. Aujourd'hui, ils sont presque tous à la retraite, «pensionnés» comme on dit en Belgique. Mais voilà que grâce aux metteurs en scène Alain Platel et Frank Van Laecke, leur histoire se fait roman, sous le signe de l'exception magnifiée. Une tournée, des salles bondées, une loge qui vous attend, presque le bonheur.

A l'origine de Gardenia, l'actrice transsexuelle Vanessa Van Durme (elle a raconté son passage au sexe féminin dans une pièce titrée Regarde maman je danse). Elle demande à Alain Platel et à Frank Van Laecke de concevoir un spectacle avec d'anciens camarades. Pour les convaincre, elle leur montre Yo soy asi, documentaire sur un cabaret de Barcelone qui ferme. Ils rencontrent les amis de Vanessa, «des personnalités extraordinaires, mais sans aucune technique», raconte après la représentation Alain Platel. Son travail, comme toujours à l'enseigne des Ballets C de la B, va consister à écouter et à guider ces acteurs, à les révéler d'une improvisation à l'autre. L'enjeu? Qu'ils se racontent au-delà d'eux-mêmes. Dix-huit mois, pour une naissance.

Comment dire adieu à ce qui s'en va? Trouver les mots et les gestes qui rendent supportable l'absence, c'est-à-dire aussi différer l'inéluctable, le dernier baiser, l'ultime représentation. C'est la question du théâtre. Celle qui fait qu'on y revient, toujours. C'est le sujet de Gardenia. Devant nous, un plateau incliné, boiserie chaude de funérarium, jalonnée de chaque côté par des chaises. Dans les haut-parleurs, un piano livre sa douleur. Neuf hommes en complet cravate fermentent, voûtés devant un siège. Le maître de cérémonie donne le ton au micro. «Si nous sommes là, c'est pour tirer le rideau. Demain, le cabaret Gardenia ne sera plus. Certains d'entre nous ont disparu. D'autres sont encore là. Au nom des artistes, je vous demande de vous lever.» Et nous tous, alors, de nous exécuter, projetés dans les hauts-fonds de la tristesse.

Tout cela ne préfigure pas la gaîté qui va suivre. Ces veufs ont de beaux restes. Et puis ils ne sont pas tout à fait veufs. Les violons dégoulinent, eux se déshabillent, main pâteuse. Ce qui touche alors, c'est le déclin du corps avoué, épaules et bedaines en chute libre qu'une robe aux fleurs tapageuses va bientôt éclipser; ce sont des prunelles qui s'éclairent en même temps que les silhouettes se rehaussent; c'est le théâtre

surtout qui naît sous nos yeux, le chagrin qui change de peau, la perruque qui devient auréole, la fiction qui efface les crevasses du quotidien, chasseuse de vérité bien plus qualifiée que ce qu'on appelle le réel.

A un moment, un jeune homme échevelé comme un jockey (Timur Magomedgadzhiev, 24 ans, né dans le Caucase) demande à une pythie à fichu bohémien: «Est-ce que je suis beau?» Cette question, il la pose en russe. Une matrone traduit. Puis: «Est-ce que ma vie est belle?» Puis encore: «Est-ce qu'elle m'aime?» Dans l'impatience de ces questions passe l'enfance de l'amour. Cette supplique n'a pas de saison. Ce que jouent Vanessa Van Durme, Richard Tootsie Dierick, Andrea De Laet et leurs partenaires, c'est cette demande de tendresse, de caresse, d'attention, travestie en valse à froufrous, en tube yé-yé.

La grâce d'Alain Platel et de Frank Van Laecke est d'avoir conduit leurs interprètes à cette qualité d'être, une vérité qui regarde leur vie, qui la transfigure en spectacle et qui les dépasse. A un autre moment, un acteur à perruque nuageuse chante la célèbre «Paloma» – cette chanson que reprend Caetano Veloso dans Parle avec elle de Pedro Almodovar. Dans son complet lilas, sur ses talons rouges, il se chiffonne dans son «cucurucucu...», qui s'étire en plainte déchirante. Dans un deuxième plan hautain, ses partenaires fument, fesses pincées comme des ministres après le bordel. Gardenia est la fable d'un désir réalisé. Il feint en préambule d'enterrer une fiction de soi pour mieux la faire vivre. Le théâtre est ce lieu unique aussi où les adieux ne sont jamais tout à fait prononcés.

Gardenia, Festival d'Avignon, lundi 12 à 17h (rens. [www.festival-avignon.com](http://www.festival-avignon.com); 0033 490 14 14 14); Zurich, Theater Spektakel, du 2 au 5 septembre; puis Genève, La Bâtie, 8 et 9 septembre.

**LE TEMPS © 2009 Le Temps SA**